

AU NOM DE LA VÉRITÉ

— *In nomine veritatis* —



DANIEL MAURER

UN SECRET TEMPLIER.
DES ENJEUX PLANÉTAIRES.
UNE COURSE CONTRE LA MONTRE.

Daniel Maurer

Au nom de la vérité

In nomine veritatis

© Daniel Maurer, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0229-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT

S'agissant d'une œuvre d'imagination, quiconque verrait dans ce roman autre chose qu'une fiction se tromperait. Si de nombreux événements, commerces, monuments et lieux ont une réalité tangible, leur présence dans ces pages se limite à fournir un vernis de crédibilité au récit. Il en va de même des protagonistes qui, hormis la plupart des personnages historiques, ne sont ici que les interprètes chimériques d'une intrigue inventée de toutes pièces.

Le lecteur doit garder à l'esprit que ce livre n'est le vecteur d'aucune intention malveillante envers une communauté ou envers une croyance.

PROLOGUE

On a laissé prospérer l'idée que l'Ordre des chevaliers du Temple avait été anéanti parce que sa puissance menaçait l'autorité royale, ou parce qu'il s'était opposé à Philippe le Bel – en Aragon, par exemple. À moins qu'il n'ait été éradiqué parce que son dernier maître, Jacques de Molay, aurait refusé d'accorder au souverain le titre de chevalier du Temple. Ou encore parce que les Templiers auraient rechigné à participer au paiement de la rançon exigée par le sultan Tûrân Châh pour libérer Louis IX, dit Saint Louis, le grand-père de Philippe le Bel. Sans oublier l'accusation récurrente de mœurs dissolues, régulièrement invoquée pour justifier leur arrestation.

Mais se pourrait-il plutôt que le roi de France et le pape aient voulu empêcher l'émergence d'une vérité qui leur aurait été fatale – et qui, aujourd'hui encore, menacerait la sûreté de l'État ? Une vérité que Jacques de Molay aurait confiée à ses successeurs, leur enjoignant de ne la révéler que lorsqu'ils estimeraient l'anéantissement de l'humanité inéluctable à l'horizon de vingt ans.

Philippe le Bel n'avait pas exterminé l'intégralité des effectifs de l'Ordre des chevaliers du Temple. Parmi ceux qui échappèrent à la grande purge philippine, certains se retirèrent dans des monastères, d'autres rejoignirent leurs domaines, quelques-uns choisirent l'exil. Un noyau de résistance reprit le flambeau et survécut dans l'ombre, au fil des siècles.

Aujourd'hui, malgré une hérédité devenue anachronique, les membres de cet ordre médiéval occupent des positions clés au sein des élites de nos sociétés modernes. Pour eux, la conjoncture actuelle annonce la disparition de l'humanité dans le délai des vingt ans requis par le maître Jacques de Molay. Le moment est donc venu de faire éclater la vérité.

Cette décision fut prise le 26 février, en fin d'après-midi, lors d'une réunion tenue au domicile parisien du Maître de l'Ordre des chevaliers du Temple, tout juste rentré d'Égypte. Étaient présents le trésorier de l'Ordre, le rapporteur du Chapitre général, ainsi que quatre autres membres de cette institution religieuse et militaire fondée au début du XII^e siècle.

PREMIÈRE PARTIE

RECHERCHER LA VÉRITÉ

Chapitre I - Les ombres du souk

Le grondement sourd des réacteurs cesse d'un coup, remplacé par le tressautement des roues touchant la piste. Par le hublot, Roland Berger reconnaît déjà les silhouettes rectilignes des terminaux du Caire-International.

Jeune doctorant en archéologie du Proche-Orient, il a vu cette image des bâtiments de l'aéroport pour la première fois trente-cinq ans plus tôt. Il avait alors la tête pleine de rêves, persuadé que le passé contenait les réponses aux errements du présent. Aujourd'hui, l'homme qui pose pied sur le tarmac n'a rien perdu de sa rigueur ni de sa passion. Mais ses responsabilités l'ont transformé.

Ministre de la Culture de la République française.

Maître de l'Ordre des Chevaliers du Temple.

Deux titres, deux visages, une même quête : protéger ce qui, dans le passé, pouvait bouleverser l'avenir.

Lundi dernier, au téléphone, Mustapha, son hôte, l'a prévenu : « Les papyrus d'Akhenaton sont rares, pour ne pas dire mythiques. Si tu veux mon avis, tu perds ton temps. Si quelqu'un peut t'aider, c'est Youssef. Il s'occupe des réserves du musée, et il connaît tous les trafics du Khan al-Khalili. »

Roland sourit en repensant à leur première rencontre, quand Mustapha n'était qu'un jeune archéologue fraîchement diplômé. Lui-même était venu au Caire pour documenter sa thèse et passait des journées entières au musée. Leur amitié a survécu aux années, aux secrets, et même à la politique.

La délégation française descend derrière lui, dossiers sous le bras, fatiguée par les heures de vol et la succession de réunions déjà programmées. La perspective d'organiser en France, à la Grande Halle de la Villette, la future exposition consacrée à Ramsès II mobilise toutes les attentions. Tous ignorent que leur ministre a d'autres intentions. Pour lui, ce court séjour égyptien n'est qu'un prétexte.

À quelques mètres, Mustapha Nader l'attend, souriant comme toujours. Son ami de jeunesse, désormais archéologue réputé et bientôt conservateur du Grand Musée Égyptien, irradie cette sérénité que seule la fréquentation quotidienne de

pierres millénaires confère aux hommes.

— Roland ! Tu n’as pas trop changé. Toujours cet œil perçant qui dissèque tout.

Le ministre serre chaleureusement la main tendue.

— Tu sais on s’est vu il y a moins d’un an, en mai dernier. C’est un peu court pour changer. De ton côté, tu as l’air d’être en pleine forme. Comment va la préparation du musée ?

Mustapha lève les yeux au ciel.

— Comme tout en Égypte : lentement, mais sûrement. Si les dieux nous sont favorables, l’inauguration aura peut-être lieu dans deux ans, courant 2025.

Ils échangent un regard entendu. Les dieux, ici, n’ont jamais fait défaut.

Le soir tombe sur la ville, apportant avec lui une fraîcheur humide qui glisse entre les bâtiments, effleurant les visages comme une caresse discrète. Roland Berger s’avance sur le balcon de la suite que Mustapha lui a réservée, à sa demande, dans un hôtel discret du quartier de Zamalek. Les lumières du Nil dansent à la surface de l’eau, reflétant les felouques et les cafés flottants. L’air est frais, presque piquant, chargé de l’odeur du tabac à la pomme et des épices qui monte des ruelles. Demain, il ira au souk. Demain, peut-être trouvera-t-il une piste.

Pensif, il referme les rideaux, se glisse entre les draps et éteint la lumière.

Les réunions protocolaires des 16 et 17 février se déroulent sans accroc. Présentation des pièces majeures, négociations diplomatiques, visites officielles – tout se fait avec cette courtoisie feutrée propre aux relations culturelles.

Néanmoins, le ministre sent, dans les bureaux et les couloirs du ministère égyptien de la Culture, dans certaines poignées de main un peu trop insistantes, dans les regards qui se détournent trop vite, qu’un fil invisible se tend autour de lui.

Roland Berger est un homme médiatique connu pour être un bibliophile obsessionnel, un collectionneur secret de manuscrits ésotériques et un protecteur intransigeant des archives sacrées.

Peu après avoir annoncé son départ au secrétaire général du ministère, pour cette visite non officielle en Égypte, le responsable de la sécurité est venu le trouver. Il estimait qu’après l’affaire de la vidéo truquée, qui lui a valu d’être accusé d’islamophobie, partir dans un pays musulman sans escorte était très imprudent. Roland lui avait rétorqué que l’ambassadeur, informé, lui fournissait la protection nécessaire.

— Vous ne devez pas prendre à la légère les menaces qui vous ont été

adressées, avait renchérit le fonctionnaire.

— Ne dramatisez pas ! Il n’a pas de quoi fouetter un chat. Je vais simplement au Caire pour trouver la trace d’un ancien document, très ancien, du plus haut intérêt. Mais ça reste entre nous, bien sûr.

— Raison de plus, monsieur le ministre, de veiller à votre sécurité : un document important ça peut éveiller des convoitises. D’autres pays peuvent s’y intéresser.

Heureusement, songe Roland, que ces gens supposés se préoccuper de ma petite personne ignorent que je cherche un document beaucoup plus ancien, beaucoup plus précieux, que tout manuscrit connu : un papyrus datant du règne d’Akhenaton, contenant des allusions à un certain exode. Le genre d’objet dont l’existence même, il en convient, pourrait intéresser beaucoup de monde.

Le vendredi soir, débarrassé du protocole, il se rend chez Mustapha dans le quartier de Dokki. L’appartement donne sur le Nil, majestueux et tranquille dans sa lenteur nocturne.

— Je me suis renseigné, dit Mustapha en servant le thé.

— Concernant ce que je t’ai demandé ?

— Oui. Certains marchands affirment avoir vu passer, il y a des années, un papyrus dont la datation remonte à l’époque amarnienne. Mais rien de concret.

Roland ne se laisse pas démonter.

— J’aimerais savoir si des fragments exploitables circulent encore sur le marché disons... non officiel.

— Circulent ? Sans doute. Mais authentiques, c’est autre chose. Tu ne peux pas imaginer ce qu’est devenu ce marché aujourd’hui : du faux sur du faux, et par-dessus encore du faux...

Il marque une pause, presque gêné.

— J’ai pris un rendez-vous pour toi. Demain. Dix heures. Au souk de Khân al-Khalili. Hamed, un marchand de vieilleries, dit connaître un expert en papyrus amarniens. C’est Youssef qui m’a donné le tuyau ; mais sans garantie.

— Et tu y crois, toi ?

Un sourire sans joie s’étire sur les lèvres de Mustapha.

— Je crois surtout que tu ne renonceras pas tant que tu n’auras pas vérifié par toi-même.

Il a raison. Roland hoche la tête.

Un souffle de vent moins froid passe sur la terrasse, charriant les bruits lointains de la mégapole. Dans cette rumeur vibrante, le ministre sent naître une tension familière : le commencement d’une piste.

À quelques pâtés de maisons, un homme téléphone depuis un café enfumé, décrivant en arabe les déplacements du ministre français.

La surveillance n'est pas égyptienne. Elle n'est pas française non plus. Et pour l'instant, personne n'en connaît l'existence ; du moins le croit-on.

Samedi 18 février – 9 heures 46.

Le chauffeur dépose le ministre de la culture près de la grande mosquée al-Hussein, à l'entrée du souk. L'agent français chargé de sa protection – un certain Delcourt, de la DGSE, officiellement simple attaché de sécurité de l'ambassade – reste à distance, invisible dans la foule. Roland Berger marche seul pour ne pas attirer l'attention.

Le souk ouvre devant lui un labyrinthe de ruelles tortueuses, saturées d'odeurs d'épices, de parfums, de sons, de couleurs. Les marchands l'interpellent déjà :

— Monsieur, véritable alabastre !

— Original papyrus, very old, very rare !

— Just look, no need to buy !

Mais Roland Berger connaît trop bien les lieux pour se laisser happer. Il progresse d'un pas égal, prenant mentalement ses repères. Mustapha lui a donné une adresse : une boutique excentrée, tenue par un certain Hamed.

Il lui faut vingt minutes pour y parvenir.

Devant la minuscule échoppe, un rideau de perles de bois masque l'intérieur. Il écarte le rideau, qui bruisse dans un murmure caractéristique se fondant dans la rumeur lointaine des ruelles et le brouhaha du souk du Caire. Une odeur d'encens soutenue sature l'espace étroit. Des étagères croulent sous des statuettes, des amulettes, des rouleaux de papyrus. Et derrière le comptoir, un homme âgé, longiligne, l'œil vif.

— Monsieur Berger ?

— Vous m'attendiez, je crois.

Hamed fit un signe discret.

— Oui. L'expert que vous voulez rencontrer est en route. Il sera là dans quelques minutes.

Roland inspecte silencieusement la boutique. La moitié des objets exposés sont des contrefaçons grossières. L'autre moitié est plus soignée, mais ne trompe pas un œil entraîné.

— En attendant, peut-être souhaiteriez-vous regarder ceci ? dit Hamed en sortant un coffret de bois de sous le comptoir.

Il l'ouvre avec lenteur. À l'intérieur, un papyrus soigneusement roulé repose